

Le Bonnet Rouge

BUREAUX : 14, rue Drouot, Paris (9^e)

Quotidien Républicain du soir

Le Numéro : Cinq Centimes

TÉLÉPHONE : Central 69-70 et Central 90-92

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

Un an : PARIS 20 fr. ; DÉPT 24 fr. ; ÉTRANGER 32 fr.

La Sainte-Alliance des Peuples affranchis

Un discours de M. Joseph Caillaux sur la situation internationale

Les conseils généraux, cette autre représentation de la France démocratique, ont ouvert dimanche leur session de Pâques et leurs présidents, dont beaucoup sont des hommes politiques éminents, ont prononcé, à cette occasion, des discours sur la situation présente.

M. Antonin Dubost a parlé à Grenoble, M. Lintilhac à Aurillac, M. Clémentel à Clermont-Ferrand, M. Louis Barthou à Pau. Tous ont poussé des clamours d'allégresse pour saluer la révolution russe et l'intervention américaine.

Mais, de tous les hommes politiques qui ont voulu dégager devant les assemblés départementaux, la signification et l'importance de ces deux grands événements, c'est M. Joseph Caillaux qui a exprimé avec le plus de force et de clarté les idées les plus justes et les plus élevées.

La révolution russe et l'intervention américaine comportent, l'une et l'autre, une même leçon, et cette leçon, M. Joseph Caillaux l'a recueillie pour ses collègues, pour ses commettants et pour tous ses compatriotes.

Si l'Amérique se lance avec autant d'allégresse dans l'horrible conflit, si elle s'expose avec autant de sérénité aux maux atroces que toute guerre porte en ses flancs, c'est parce que les États-Unis voient en la France un peuple républicain, un état démocratique, un ensemble d'hommes libres, décidés à vivre librement, en garant eux-mêmes leurs affaires, sans autre souci que la noble préoccupation de défendre leur liberté contre les entreprises des rois.

L'intervention de l'Amérique a, pour les Alliés, la valeur d'une première victoire.

On l'a comparé à la bataille de la Marne. C'est à l'abnégation de la démocratie en armes que nous devons la victoire de la Marne. De même, nous n'enregistrons pas aujourd'hui cette seconde victoire, l'intervention des États-Unis, si le président Wilson, en se tournant vers Paris, n'y avait pas vu les représentants d'un peuple libre, rendu fort par son amour pour la liberté et défendu par ce même amour contre les suggestions mauvaises de l'ivresse guerrière.

Victoire de la démocratie aussi, et de la démocratie française, la révolution russe. Ce sont les idées françaises, les idées de Jean-Jacques-Rousseau, de notre dix-huitième siècle, de notre Révolution, c'est tout ce bloc de principes généreux et sages qui a triomphé à Petrograde.

Et M. Joseph Caillaux, après avoir dégagé le sens de ces deux événements, fait entendre la voix de la sagesse et du patriotisme, lorsqu'il invite les Français à rester attachés à ces principes grâce auxquels le prestige de la France se maintient et grandit, grâce auxquels l'influence de la France rayonne, grâce auxquels notre pays reste, quoi qu'il advienne, le premier du monde.

Georges CLAIRET.

LE DISCOURS

Messieurs,

Quelques semaines avant que nous nous réunissions, des événements considérables ont remué le monde : la Russie a transformé ses institutions ; la République des États-Unis s'est placée à nos côtés dans le conflit mondial.

L'ACCORD DES DEMOCRATIES

« Nos deux nations seront pour toujours attachées l'une à l'autre », écrivait La Fayette à Washington en 1781. Il prévoyait sans doute, lui dont l'enthousiasme passionné et les exploits avaient eu raison des obstacles, cultivés les intrigués de cour, ébranlé la passivité du gouvernement royal, que les âmes ardentes, telles que la sienne qui, mues par l'amour de la liberté, combattaient noblement pour défendre une démocratie naissante, travailleraient aussi pour un grand avenir, conciliaient des amis à d'autres démocraties, particulièrement à celle de leur pays dont ils apercevaient le prochain avènement. Quelques années plus tard, la paix signée, Washington disait à son tour à La Fayette : « Nous sommes à présent un peuple indépendant. Nous prenons place parmi les nations de la terre et nous avons un caractère de stabilité. Le temps montrera comment nous avons su nous en acquitter. » En annonçant la société des nations, en se prononçant pour la justice, pour le droit, pour la fraternité entre les hommes et les peuples, contre la cruauté, contre la haine, contre les dévastations barbares, contre toutes les basses passions, en entrant dans la lice aux côtés de la France et des libres démocraties pour faire prévaloir ces grands principes, pour défendre ces hautes idées, le président Wilson a justifié les affirmations de La Fayette et répondu aux espérances de Washington. L'idéal que déclare la grande République, le désintéressement qu'elle proclame relèvent encore la noblesse de son geste.

Cependant, l'Orient tremble, se relève ; 160 millions d'êtres humains naissent à la liberté. Une grande démocratie surgit. Elle appelle, elle détermine dans quelque mesure le concours que la République du Nouveau-Monde, sachant quel est pour un peuple qui se libère le prix de la main tra-

nernellement tendue, va fournir à la France et à ses alliés. Et voici définitivement instaurée la lutte des démocraties contre les autocraties. Ils vont s'acheminer dans le lointain leur rêve, ceux qui songeaient à une Sainte-Alliance des peuples affranchis, débarrassés de toutes les castes à esprit de conquête, libérés des gouvernements épris d'aventures sanguinaires, délivrés des mystères de la violence. Annoncer le débordement des démocraties organisées sous l'égide morale de la France n'est plus désormais une utopie, c'est le pressentiment tel que l'a défini Shakespeare, quand il la superbe ment qualifié « l'ombre des événements qui s'avance ».

UNE TRADITION FRANÇAISE

À l'heure du crépuscule des autocraties, à l'heure du déclin des féodalités enracinées dans l'Europe Centrale, la France a le droit, elle a le devoir de prendre et de garder conscience de sa force morale. C'est la France des idées du dix-huitième siècle et de la Révolution qui sert de guide aux esprits directs des peuples ; les sympathies que nous renouons dans le monde se mesurent aux sympathies pour la Révolution française dont on peut dire aujourd'hui, avec plus de certitude encore qu'hier, qu'elle est dans l'histoire du monde l'événement le plus considérable des temps modernes, qu'elle est, pour l'humanité parvenue au stade actuel de son évolution, un nouveau credo issu de la pensée française. Affirmer et développer ce credo en désignant les traditionalismes nuageux qui n'ont leur essence que parmi les privilégiés et les rétrogrades des guerres de magnificence, dans les généraux de cour, parmi les opposants aux grands maîtres et aux grands esprits des siècles passés, être du côté de la Révolution et de ses précurseurs, les hommes d'Etat et les penseurs de la vieille France, c'est continuer notre pays. On ne peut servir la France que telle qu'elle s'est figurée dans le monde et telle que le monde la figure. Et c'est sa tradition, notre tradition, au moment où les absolutismes s'effondrent ou chancelent, au moment où le pouvoir personnel est et sera ébranlé partout, quelle que soit la forme qu'il revête, nous commandons plus que jamais une politique dominée, dictée par les enseignements de ceux qui, il y aura bientôt cent cinquante ans, surent à la fois chasser l'ennemi du territoire, rendre à notre pays ses frontières et libérer les peuples opprimés par les despotes royaux ou par les féodalités.

LE CREDIT AUX SOLDATS

Je rentrerai, messieurs, dans le cadre des travaux de notre assemblée départementale en appelant votre attention, toujours en éveil d'ailleurs, sur le concours que, l'arrière, nous devons apporter à nos admirables soldats. Le Conseil général de la Sarthe a, vous vous en souvenez, fondé un Comité pour venir en aide à nos glorieux mutilés. Nous avons déjà obtenu des résultats précieux dont il vous sera rendu compte, nous nous demandons d'élargir l'inséparable que vous avez établi, de l'utiliser pour aider les réformés n° 2 qui trop souvent émergeant au budget pour une somme inférieure à leurs besoins, s'en faire aussi l'employeur de nos compatriotes qui reviennent des armées en plein état de validité physique mais qui trouveront leur boutique fermée, leur atelier abandonné, leur champ inculte, leur gagne-pain compromis et qui, si on ne leur fournit un appui en évaluant leurs engagements, auront peine à trouver les sommes, quelque modestes qu'elles puissent être, indispensables pour reconstruire leurs foyers.

Tous les membres du Conseil général s'associeront à coup sûr à ce nouveau développement, de même qu'à tous ceux que les événements nous imposent, de nos œuvres de guerre. Nous aurons hélas ! le regret de ne pouvoir compter parmi les bonnes volontés agissantes de nos collègues disparus depuis la dernière session : MM. Harouin et Cheminai. L'un et l'autre appartenant depuis plusieurs années à l'Assemblée départementale, ont leur droiture, leur sagesse de jugement, leur parfaite affabilité étaient appréciées de tous. L'un et l'autre étaient maires de leur chef-lieu de canton où ils se dépensaient sans compter pour le bien de nos concitoyens. Au nom du Conseil général, au nom de la majorité républicaine dont faisait partie MM. Harouin et Cheminai, j'adresse aux familles de nos regrettés collègues l'expression de notre plus douloureuse sympathie.

SARAH-BERNHARDT MALADE

New-York, 17 mars. — Mme Sarah-Bernhardt, très gravement malade, a dû entrer dans une Maison de Santé ; elle souffre d'une très grave affection des reins. Une consultation de six médecins éminents, qui aura lieu aujourd'hui, décidera si une opération chirurgicale est nécessaire.

Bourse de Paris

Fonds d'Etat : Français 3 p. 100, 61,85 ; 5 p. 100, 88,55 ; 5 p. 100 non lib., 86,60. — Hellénique 5 p. 100, 1914, 80. — Actions diverses : Banque de Paris, 1.000. — Compagnie algérienne, 1.219. — Est, 779. — Vitr., 255. — Suez, 4.400. — Ouest-Lumière, 91. — Aciéries de France, 840. — Valeurs minières : Penarroya, 1.000. — Sels Gemmes, 241. — Paris Biotin, 500. — Caillou, 217. — Liancourt, 372. — Modétrombein B., 215. — Utah, 650. — Tanganyika, 81,50. — Le BONNET ROUGE parle net, souvent avec hardiesse, parfois crûment, mais ne bluffe jamais.

APRÈS L'OFFENSIVE Le mauvais temps contrarie LES OPÉRATIONS

GUYNEMER ABAT SON 36^e AVION

Depuis huit jours — et depuis samedi plus particulièrement — nos tirs d'artillerie « éclairés » par les reconnaissances de l'avation, écrasèrent efficacement les lignes ennemies. Les communiqués faisaient pressentir l'attaque prochaine.

Celui d'hier après-midi marquant le caractère de violence extrême près pendant la nuit par la lutte d'artillerie, indiquait comme imminente l'offensive de nos troupes. L'ordre d'attaque, attendu depuis deux jours, avait été retardé par le mauvais temps.

Sur un front de quarante kilomètres, hier à 5 h. 45 du matin, les soldats français sortaient de leur tranchée, prenant l'offensive. L'ordre d'attaque, attendu depuis deux jours, avait été retardé par le mauvais temps.

Dès les premiers combats, l'attaque se divisa en deux secteurs. De Reims à Craonne, nos troupes progressèrent de haute lutte, pendant que de Craonne à Soissons, malgré des combats acharnés, l'avance est plus difficile.

Les troupes du kronprinz, auxquelles se heurtent nos soldats, sont tellement appuyées d'une artillerie très puissante. De violentes contre-attaques ont été dirigées par l'état-major allemand, mais la riposte n'a pas abouti.

Sans cesse, de nouvelles réserves allemandes ont été amenées contre nous, mais, malgré les plus énergiques attaques de l'ennemi, aucune de nos nouvelles lignes n'a été entamée.

Le communiqué de 2 heures apprend ce qui était prévu : les troupes françaises consolident leurs positions. Le mauvais temps ne permet pas d'élargir le mouvement offensif.

Mais chacun se demande : l'attaque du 16 est-elle la première journée d'une grande bataille ? Tous les chroniqueurs militaires en chambre disent : oui. Nous ne partageons pas leur certitude.

Pourchasser l'ennemi, le suivre l'épée dans le dos, c'est de faire inutilement massacrer des hommes, des Français, on ne s'indigne pas d'apprendre aussi que l'on y regarda à deux fois, avant de se lancer dans l'inconnu. Et voilà qui vous fera comprendre pourquoi le communiqué de cet après-midi n'est pas plus chargé.

Communiqués Officiels

Au nord et au sud de l'Oise, activité intermittente des deux artilleries. Nos patrouilles ont ramené des prisonniers. Entre Soissons et Reims, nos troupes se sont organisées en positions conquises. Dans la région d'Allier, une forte contre-attaque allemande sur nos nouvelles lignes a été brisée par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses qui ont fait subir des pertes élevées aux assaillants. D'autres contre-attaques ennemies dans le secteur

AUX ÉTATS-UNIS

AUX ÉTATS-UNIS

La Coopération Militaire

Londres, 17 avril. — Le correspondant du Daily Mail en Amérique examine en détail, dans un long télégramme, l'aide que les États-Unis vont apporter à l'Entente. Après avoir insisté sur la coopération navale et sur la puissance financière de notre nouvelle alliée, il dit : « Il n'est pas du tout impossible que des troupes américaines aillent en Russie en témoignage de la sympathie des États-Unis. Au point de vue militaire, il est reconnu que ce dernier pays ne peut rien faire de plus utile pour les Alliés qu'en renforçant la puissance de choc des armées russes sur le front est. »

« On ne se préoccupe pas encore de la question d'une alliance politique et de l'adhésion au traité conclu entre les Alliés, d'après lequel ceux-ci s'engagent à ne pas souscrire à une paix séparée. On pense que ce problème ne doit pas être trop brusquement et qu'il faut laisser aux événements et à l'évolution de l'opinion publique le soin de le résoudre insensiblement. »

LES FEMMES AVIATEURS

Londres, 17 avril. — On télégraphie de New-York aux États-Unis qu'une femme aviateur, Miss Ruth, a organisé un corps de femmes professeurs d'aviation. Elle a offert leurs concours au gouvernement, qui a déjà reçu trois mille requêtes demandant la permission de professer pour les services aériens.

UNE ARMÉE AGRICOLE

Washington, 17 avril. — Le gouvernement américain s'est engagé à assurer la production alimentaire. Cette année comprendra exactement les hommes ayant passé l'âge du service militaire ou reconnus physiquement impropres à ce service, ainsi que les jeunes gens de 14 à 20 ans. Les exploitations agricoles appartenant à des particuliers devront être mises à la disposition de l'Etat pour l'intensification de la production. — (Radio.)

Washington, 16 avril. — Le secrétaire d'Etat à la marine a ordonné la suppression de toutes les stations radiotélégraphiques des États-Unis qui ne sont pas contrôlées par le gouvernement.

La Guerre Méridionale

COMMUNIQUÉ D'ORIENT

Londres, 17 avril. — Les forces du général Maude ont continué à poursuivre les Turcs pendant la journée du 13 avril, leur faisant 500 prisonniers. Le chasseur turc rendait très difficile la tâche de garder le contact avec l'ennemi en retraite, pourtant, nos troupes n'ont laissé aux Turcs aucun répit, et le 15 avril, le général Maude annonçait qu'il était à nouveau repassé sur la position des collines du Djebel-Hamrin, d'où ils étaient partis le 9 avril.

Le 13^e corps d'armée turc, qui était engagé dans des opérations a subi de très lourdes pertes. Dans le seul combat du 11 on a tué, sur le champ de bataille, 315 morts, et non 200, comme il avait été annoncé précédemment.

FELICITATIONS

Londres, 16 avril. — Le correspondant de Reuters sur le front britannique occidental télégraphie : L'ordre de l'armée britannique reproduit les deux télégrammes suivants : « Le général Nivelle au maréchal Douglas Haig, 10 avril. « C'est avec un très grand plaisir que je vous envoie mes plus chaleureuses félicitations pour le succès splendide des importantes opérations exécutées hier par vos première et troisième armées. »

« Le maréchal Haig au général Nivelle, 10 avril. « Je vous suis en ne peut plus reconnaître pour le télégramme que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Mes première et troisième armées éprouvent un grand plaisir pour la façon généreuse dont vous avez apprécié les résultats de la bataille d'hier. »

A COTE DE LA GUERRE

— Le schooner américain « M. C. Cressy », qui avait quitté New-York pour le Havre, le 7 avril, a coté à la suite d'un formidable coup de vent, à 150 milles de port de New-York.

— D'après la Tribune, l'empire italien serait à court de munitions, d'armes et de matériel, et les armées ennemies une nouvelle invention qui a des effets absolument positifs.

LA GREVE GENERALE

Amsterdam, 17 mars. — On mande de la frontière allemande au « Nieuwe Rotterdamse Courant » que, selon des déclarations des ouvriers allemands, la grève générale sera proclamée aujourd'hui à Berlin. Elle est provoquée par la diminution de la ration de pain.

Les mouvements sont dus à diverses causes mais principalement à la famine. — (Information.)

UN BON EXEMPLE

Bâle, 17 avril. — La Basler Nachrichten assure que le gouvernement allemand a autorisé des délégations d'ouvriers à assister à la distribution des vivres, et à s'assurer ainsi, de leur équitable répartition. — (Information.)

LEURS SOUS-MARINS

New-York, 17 avril. — Un fonctionnaire américain revenu à New-York, après un séjour de plusieurs années en Allemagne, à Berlin, à Francfort, à Hambourg, écrit au New-York Times que les sous-marins dont disposait en mars, le ministère de la marine allemande, variaient de 300 à 1.500 tonnes. Le type de 400 à 600 tonnes est surtout construit pour être utilisé autour des côtes anglaises et françaises. Les sous-marins construits par pièces à Barmen, Elberfeld et Düsseldorf, sont envoyés par trains à Stettin et à Hambourg pour y être montés ; après quelques voyages d'essai sur l'Elbe, ils sont expédiés à Kiel pour y attendre les ordres de l'Amirauté, qui éprouve actuellement de grandes difficultés à constituer des équipages.

LE NOUVEAU NONCE DE BAVIERE

Rome, 16 avril. — Mgr Paçelli, qui vient d'être nommé à la nonciature de Rome, ne prendra possession de son poste qu'après avis de l'agrément du roi de Bavière. On rappelle, à l'occasion de cette nomination, que le nouveau nonce avait été chargé de représenter le Saint-Siège lors du cour-

A STOCKHOLM

Amsterdam, 17 avril. — Le Volk, journal socialiste d'Amsterdam annonce que les députés socialistes hollandais, Troelstra, Albaria, Van-Kol, Wibaut, membres du comité exécutif du Bureau socialiste international, et le député belge Camille Huysmans, secrétaire de ce comité, partiront demain pour Stockholm, en vue d'engager avec leurs collègues socialistes des différents pays des négociations relatives à la paix. M. Vliegenhart, échevin d'Amsterdam, connu pour ses sentiments ententophiles, n'a pas accepté de se joindre à eux.

Grèves et Troubles EN ALLEMAGNE

Les classes populaires protestent contre les restrictions alimentaires

L'Allemagne a dû, comme les autres pays belligérants, et plus que la plupart des autres, réglementer sévèrement la consommation des vivres. Les Allemands connaissent, eux aussi, le régime des restrictions.

Et, naturellement, ils n'en sont pas enchantés. Le mécontentement est vif, surtout dans les classes laborieuses, qui sont plus durement atteintes. Les ouvriers fournissent un effort plus pénible que les autres citoyens ; et tandis qu'ils auraient besoin d'être nourris plus substantiellement, c'est sur eux que le rationnement exerce ses effets les plus désagréables.

Quel que soit le prix des vivres, les gens riches peuvent toujours s'en payer assez pour ne pas souffrir de la faim. Le budget d'une famille ouvrière, au contraire, ne supporte pas les grosses dépenses.

Les classes populaires sont donc passablement irritées. Cette irritation s'est exprimée dans des manifestations variées : grève à Berlin, manifestations à Kiel et en d'autres villes, effervescence partout.

C'est lundi que commençait à entrer en application la nouvelle réglementation du pain. Les ouvriers, pour protester contre cette mesure, se sont mis en grève le jour-même.

À Berlin, le travail est suspendu dans de nombreuses industries : métal, bois, transports, — mais pas dans les usines de guerre.

À Kiel, l'irritation populaire se manifeste d'une façon plus pittoresque. Une députation d'ouvriers se rendit chez les directeurs et leur demanda la permission de visiter leur garde-manger pour donner satisfaction à une demande générale ; mais la permission leur fut refusée, les directeurs ayant prétexté qu'ils n'avaient ni garde-manger, ni réserves de vivres.

Un peu partout, les ouvriers demandent que leurs salaires soient élevés ; ils l'ont obtenu à Hambourg.

LES GREVES DE BERLIN

Amsterdam, 17 avril. — Des voyageurs arrivés en Hollande, hier, après-midi, rapportent que la grève de Berlin avait commencé dans le courant de la nuit. Au moment du départ de ces voyageurs, d'importantes manifestations avaient lieu dans la capitale allemande, mais leur gravité n'a pu être appréciée exactement. Il est certain que des mouvements se produisent dans tout l'Empire, malgré tout le surveillance des autorités et la rigueur des mesures prises.

Ces mouvements sont dus à diverses causes mais principalement à la famine. — (Information.)

ECRITS SEDITIEUX

Amsterdam, 17 avril. — Suivant une information de la Gazette de Hollande, une brochure intitulée « Famine », imprimée sur papier rouge, a été répandue dans toute l'Allemagne ; l'auteur attaque vivement la politique d'avant-guerre de l'Allemagne ; il accuse le gouvernement de ne rien avoir fait pour éviter la famine et le terme par un appel au peuple pour imposer la paix. — (Information.)

UN BON EXEMPLE

Bâle, 17 avril. — La Basler Nachrichten assure que le gouvernement allemand a autorisé des délégations d'ouvriers à assister à la distribution des vivres, et à s'assurer ainsi, de leur équitable répartition. — (Information.)

LEURS SOUS-MARINS

New-York, 17 avril. — Un fonctionnaire américain revenu à New-York, après un séjour de plusieurs années en Allemagne, à Berlin, à Francfort, à Hambourg, écrit au New-York Times que les sous-marins dont disposait en mars, le ministère de la marine allemande, variaient de 300 à 1.500 tonnes. Le type de 400 à 600 tonnes est surtout construit pour être utilisé autour des côtes anglaises et françaises. Les sous-marins construits par pièces à Barmen, Elberfeld et Düsseldorf, sont envoyés par trains à Stettin et à Hambourg pour y être montés ; après quelques voyages d'essai sur l'Elbe, ils sont expédiés à Kiel pour y attendre les ordres de l'Amirauté, qui éprouve actuellement de grandes difficultés à constituer des équipages.

LE NOUVEAU NONCE DE BAVIERE

Rome, 16 avril. — Mgr Paçelli, qui vient d'être nommé à la nonciature de Rome, ne prendra possession de son poste qu'après avis de l'agrément du roi de Bavière. On rappelle, à l'occasion de cette nomination, que le nouveau nonce avait été chargé de représenter le Saint-Siège lors du cour-

EN BELGIQUE OCCUPEE

Bâle, 17 avril. — On annonce, de source officielle allemande, que la division de l'administration de la Belgique occupée a notamment pour conséquence le transfert à Namur des bureaux chargés des admissions de la Wallonie.

LES NEUTRES AUSSI !

Madrid, 17 avril. — La situation économique actuelle de l'Espagne et tout particulièrement la crise du charbon, amènent le gouvernement à insister, dans ses déclarations, sur la nécessité absolue de réduire au minimum l'emploi du combustible.

Au cours d'une interview accordée aujourd'hui à plusieurs membres de la presse madrilène, le ministre des Travaux Publics a reconnu que la ville de Valence serait probablement obligée de se priver d'éclairage faute de charbon.

« Les effets du blocus », a déclaré le ministre, peu sensibles au début de février, se font maintenant de plus en plus sentir. Ce n'est que grâce à un effort extraordinaire que le gouvernement a pu fournir aux négociants les 10.000 wagons supplémentaires, nécessaires aux transports intérieurs, mais en ce qui concerne notamment la production des oranges, il est évident que la consommation nationale ne peut absorber la production. L'Espagne se trouve, du fait du blocus, placée devant des difficultés toujours croissantes. — (Radio.)

A BATONS ROMPUS

Je dois reconnaître que tous les Français ne sont pas imprévoyants et que d'aucuns, loin de se fier au don d'improvisation qui caractérise notre race, s'occupent à préparer l'avenir minutieusement et méthodiquement.

Bien entendu, ce ne sont ni nos industriels ni nos commerçants ; ils sont, en effet, persuadés que l'opposition d'un petit drapeau tricolore sur leurs emballages et d'une étiquette « Fabriqué en France » sur leurs articles suffira désormais pour triompher sur les marchés mondiaux.

Quant à notre maroché national, il ne semble point douteux à nos firmes grandes et petites qu'on en interdira sévèrement l'accès par des droits de douane prohibitifs à tous les produits étrangers.

Quels sont donc les gens qui, ne voulant pas être pris au dépourvu par la paix, manœuvrent, d'ores et déjà, en vue de l'après-guerre ?

Les fidèles du Trône et les fidèles de l'Autel, tout simplement.

« Messieurs, à qui je n'en veux pas dire tout, et que je remercie même de donner l'exemple aux démocrates républicains et laïques, ont songé qu'une consultation du suffrage universel suivrait nécessairement de près le retour des soldats dans leurs foyers. Ils se sont donc demandés par quels moyens ils pourraient rallier à leurs théories le « poilu » électeur.

Les gens d'Eglise ont pensé que, les périls de la bataille développant chez les simples le goût du mysticisme et la foi dans les pratiques superstitieuses, nos braves troupiers se laisseraient prendre par de bonnes paroles, la promesse du Paradis, des distributions d'insignes pieux et l'appareil, d'ailleurs émuovant, des cérémonies rituelles. Ils n'ont négligé, non plus, aucune occasion d'associer l'intervention des milices ecclésiastiques dans nos succès militaires : sainte Geneviève, saint Michel, le Sacré-Cœur lui-même ont, d'après ces dévots humanitaires, collaboré directement avec nos stratèges à des plans qui n'aboutissent point toujours à des déconvenues.

L'état-major monarchiste s'est chargé, lui, de trouver quelque chose de plus substantiel ; il a admis, en effet, que les pompes religieuses, toi-bas, et la contemplation des splendeurs divines la-haut n'exciteraient point un irrésistible enthousiasme chez nos « pépères ».

« Le peuple, se sont dit ces fins matois qui se piquent d'érudition, reste le même à travers le temps et l'espace ; il demande des fêtes et la sportule, c'est le pain. Les prières lui promettent de le divertir ; nous allons faire luire à ses yeux l'attrait matériel de la monnaie. »

Et ils ont imaginé la « part du poilu ».

Pour mon compte, je ne le pense pas, et ils trouveront plus adéquat à leur dignité le langage du président Wilson, déclarant qu'aucun fait de guerre ne sera récompensé, dans l'armée américaine, par une somme d'argent.

Les gens du Trône et les gens de l'Autel en seront donc pour leurs imaginations naïves et leurs inventions grossières.

Mais il n'en convient pas moins de retenir qu'ils préparent leur campagne électorale.

Monsieur BADIN.

Au Jour le Jour

La Campagne de Calomnies

I. Les censeurs sont à Noyon.

Naturellement, le Pan-Diffamateur promu grand journaliste par la grâce de quelques dames hystériques a trouvé, dans nos vastes régions du Nord, qu'il n'y avait pas de plus intéressante matière à exploiter que la preuve de notre entente avec l'ennemi.

Si quelque chose de ce monarque s'étonnait de notre attitude, nous pourrions argumenter. Les documents ne nous manquent pas. Un seul suffit à légitimer notre silence : c'est la morasse de notre premier texte avec l'indication des suppressions exigées par la censure. On verrait ce qu'on a en laudant, ou la sottise de nous demander de taire. Nous l'avons écrit : que les censeurs subissent, actuellement, par la presse française, puissent-ils — eux qui ne comprennent rien à rien — tailler, rogner, couper les écrits des journalistes qui ne sont brouillés ni avec le bon sens ni avec la mesure, c'est à l'apothéose de l'imbécillité.

D'autant est bien raison d'applaudir : c'est, pour les censeurs, un premier échec.

II. Le Schwob, de Nantes.

Après le « sale antisémite », voici le « sale juif ». Les lecteurs du Bonnet Rouge connaissent le Schwob, directeur du Phare, de Nantes, lequel même campagne contre tout ce qui est sincèrement et nettement républicain.

Ce Schwob, dans un article que nous avons relevé, amassait les insanités et les turpitudes pour accabler à la fois les chefs de la démocratie française et nos amis les libéraux d'Angleterre.

Plus tard, le même Schwob, en bon élève de Daudet (ce n'est pas le premier Juif qui s'agenouille devant le poisse de l'Action Française), voulut utiliser une lettre adressée au directeur de Sébastien Faure, pour prouver ce qu'il appelait « le syndicat Caillaux » en flagrant délit de mensonge.

J'avais, personnellement, dans les bureaux nantais du Phare, demandé au Schwob des explications. J'ai trouvé un personnage aussi moralement visqueux qu'il est physiquement hideux. Je vous l'ai présenté : le « sale juif », le « sale juif », de tous les Rastignac... Naturellement, le Schwob se défilait, s'abritant derrière M. Sébastien Faure qui, disait-il, au cours d'une conversation privée, aurait tenu des propos tels que le « mensonge » des amis de M. Caillaux semblait flagrant.

Or, par une lettre que publie France-Télégrammes, mise en cause par le Phare, le directeur de ce qu'il faut dire... dément catégoriquement les propos que lui prête M. Schwob.

Il est absolument faux, écrit-il, que, au cours de la récente visite que m'a faite M. Schwob, j'aie contesté vos textes. Je n'ai pu le faire, ceux-ci étant parfaitement exacts et absolument littéraires. Au surplus, ce n'est pas sur ce point que j'ai porté la conversation avec M. Schwob et moi.

France-Télégrammes fait suivre la lettre de M. Sébastien Faure de ces commentaires :

M. Schwob avait déclaré :

« J'ai vu M. Sébastien Faure, il conteste l'exactitude des textes publiés par vous. »

« Dans le Phare (numéro du 2 avril), M. Schwob faisait savoir, en lettres capitales, que M. Sébastien Faure, de ce commentaire imprévu :

« France-Télégrammes, qui travaille pour le syndicat Caillaux-Alcool, est donc saisi en flagrant délit de mensonge. »

« La nouvelle lettre de M. Sébastien Faure fixe une fois encore la valeur des polémiques de M. Schwob. »

« C'est lui — et lui seul — qui avait menti. »

N'avez-vous pas raison : « sales antisémites » ou « sales juifs », — il y a de bien sales gens !

Jean GOLDSKY.

La Mort d'un apôtre

Le docteur Zamenhof vient de mourir à Varsovie. Ce nom ne vous rappelle rien ? Pourtant, le docteur Zamenhof fut un inventeur, et cet inventeur ne mit pas sa cervelle à la torture pour trouver quelque nouvel élixir merveilleux.

Il était le créateur et l'apôtre de l'espéranto, la langue universelle qui permettrait à un Chinois de correspondre avec un Portugais.

Le docteur Zamenhof espérait-il, avec l'espéranto, trouver le secret de la paix universelle ? On l'a prétendu sans en être bien sûr. Il est tout au moins certain qu'on se querrelait souvent un peu moins si on essayait davantage de chercher à se comprendre.

La Campagne de Bon Sens

Un article de M. Charles Debierre

On continue à polémiquer, dans les milieux politiques, sur la question de l'alcool — mais aussi bien aucune décision définitive n'a encore été prise ni par M. Ribot, ni par les Commissions Parlementaires.

M. Charles Debierre, sénateur du Nord et professeur à la Faculté de Médecine de Lille, vient de publier à ce propos une étude de plus intéressante :

« L'alcool est un poison : il rend fou, il conduit à la bacille pulmonaire, il peuple les hôpitaux et les asiles d'aliénés. Voilà la thèse » écrit l'éminent praticien.

« Sans doute, poursuit-il, l'alcool est un poison comme beaucoup de substances que nous avalons. Mais il ne l'est que si l'on dépasse la dose tolérable par l'organisme. A moins d'un gramme par kilogramme d'animal, il n'est pas de nature à engendrer la déchéance de la machine humaine, non plus qu'à provoquer la ruine physiologique de la race. »

« A-t-il besoin de rappeler que le plus illustre des physiologistes, Claude Bernard, a considéré l'alcool comme un aliment d'épargne. A dose modérée, il donne un coup de fouet au système vivant et présente l'incontestable avantage de se transformer presque instantanément en chaleur et en énergie. »

« Pourquoi donnera-t-on un litre de bon vin naturel au terrassier ? Parce que les 20 grammes d'alcool qu'il y trouvera équivalent à 530 calories... et à une livre de viande de boucherie. Mais qu'on ne me fasse pas dire, surtout, cette bêtise que l'ouvrier n'a qu'à se passer de pain et de viande et boire un peu d'alcool. L'absurdité d'une telle observation n'a pas besoin d'être démontrée. Le sarcasme n'est pas totalement le raisonnement. »

« Au point de vue physiologique, s'il y a lieu de proscrire l'emploi abusif de l'alcool, il n'est pas interdit d'en faire un usage scientifique. »

« Il y a lieu d'ajouter que l'alcool le plus pur étant le moins dangereux, on doit le chercher les alcools dont le coefficient d'impuretés (acides, aldéhydes, furfural, éthers, essences, alcools supérieurs), n'est pas un litre trop élevé. A ce point de vue, nos « eaux-de-vie » de vin, de marcs, de cidre, les meilleures ont des coefficients d'impuretés qui atteignent encore de 300 à 600 grammes par hectolitre. C'est pour cette raison que, si l'on peut se permettre un verre de vin champagne, d'armagnac ou de calvados, il faut le faire avec modération. »

Sur le côté économique de la question, M. Charles Debierre écrit :

« Au point de vue économique et financier, la suppression de l'alcool serait une hérésie : que les « abstinentes » en prennent leur parti. »

« L'alcool est une richesse nationale. Toute l'agriculture française y est intéressée. Les spiritueux sont constitués par l'alcool éthylique, produit de la fermentation du sucre. L'alcool est tiré non seulement du vin et des marcs, mais des fruits et des betteraves de notre sol. Le Nord nous le fournit, l'Est comme l'Ouest y ne nous le fournit. »

« La prohibition frapperait indirectement deux millions de producteurs agricoles, un million d'ouvriers, 30.000 distillateurs et marchands en gros, près de 500.000 dévillants, ferait perdre au Trésor et aux villages plus d'un milliard de francs par an et réduirait une exportation qui se chiffre par plus de 100 millions de francs. »

« L'enjeu vaut qu'on y regarde de près. »

Le sénateur du Nord, après cet exposé complet et probant, conclut :

« Combattions à outrance l'alcoolisme, fustigeons l'artisan de dégénérescence morale et physique, mais n'exagérons rien et ne laissons pas l'incomparable liqueur dont le bienfait solet enrichit la terre de France. »

Le blé pour nous

« Lan de ri, de ra, ion la, Elle semé du blé, Lan de ri, de ra, ion la, Qui le mangera ? »

Nous, probablement. Qui le sèmera ? L'Amérique. Depuis que de clients nous sommes devenus amis, l'Amérique mobilise les denrées. Elle les mobilise en songeant à notre futur. Elle consacre aux denrées la mise en valeur immédiate de millions d'hectares de terre qui, à l'heure actuelle, sont encore cultivés. Le blé d'Amérique sera envoyé aux nations alliées, qui en auront un besoin urgent.

Un commissaire général du ravitaillement vient d'être nommé. C'était lui qui déjà dirigeait la répartition d'aliments dans les pays envahis, où il a rendu de grands services. Il va continuer sa besogne pour les non envahis.

L'Impuissance vaincue

La Virilité sans cesse renouvelée par les PILULES SANYS

Que les AFFAIBLIS, les ANÉMIQUES, les ABATUS, les PAUVRES de SANG, les VIEILLIS avant l'ÂGE, les IMPUISSANTS, pour une cause quelconque, se rassurent.

Par la force de leur action curative, les PILULES SANYS procurent une source nouvelle de vigueur et d'énergie morale et physique.

Ce merveilleux spécifique est un puissant régénérateur des globules du sang.

On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que cette méthode nouvelle est synonyme de PERPETUELLE JEUNESSE.

Les PILULES SANYS n'ont absolument rien de commun avec les produits similaires connus jusqu'à ce jour.

Seul Dépôt en France des PILULES SANYS : LABORATOIRE BEAUGLAIR 31, Rue St-Denis, PARIS

Prix de la Boîte : 12 francs franco

Chaque boîte est munie d'une notice sur le mode de traitement et de régime à suivre.

Aucun signe extérieur sur l'emballage.

AVIS à la Clientèle

LA SOCIÉTÉ NESTLÉ (Lait condensé et farine lactée) en raison de l'affluence des demandes, a le regret de ne pouvoir exécuter toutes les commandes.

S'abonner au BONNET ROUGE, c'est s'assurer contre la réaction.

Hier, 16, on a mangé des gâteaux!

LA REGLEMENTATION S'ERA-T-ELLE MODIFIÉE ?

C'est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense que de réglementer la pâtisserie, et M. Viollette doit maudire tous les syndicats de France qui le harcèlent depuis le jour où il a décidé, en principe, la fermeture complète des pâtisseries.

Les intéressés ont su toucher notre grand économiste national, puisque la question, après avoir été réglée définitivement, est de nouveau en suspens, ce qui nous a valu hier, 16 avril, de pouvoir déguster quelques éclairs au chocolat.

Le secrétaire du syndicat ouvrier, M. Tibault, avait été chargé par son organisation de conférer avec les ministres du Travail et du Ravitaillement, au sujet d'une question qui tient fort à cœur aux ouvriers pâtisseries, celle des compensations à leur accorder au cas où M. Viollette maintiendrait la fermeture.

Les ouvriers refusent toute indemnité ou secours de chômage, qui les considèrent comme une amende. Ils demandent simplement qu'on les emploie ailleurs, mais pas tout de même aux poudreries de Montluçon ou de Moulins comme on le leur a proposé. De nouvelles démarches vont être faites auprès du ministre, auquel le syndicat va demander de ne pas faire attendre sa décision définitive.

Aujourd'hui, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, les patrons dont en la circonstance les intérêts sont les mêmes que ceux des ouvriers, vont se réunir. Une quarantaine de syndicats seront représentés.

Un ministre du ravitaillement, on nous a déclaré ce matin, qui le fabrication de la pâtisserie fraîche était effectivement supprimée à partir d'aujourd'hui, mais il n'est pas impossible que M. Viollette revienne sur les décisions prises et apporte quelques modifications au régime des restrictions.

Demain, à neuf heures, il recevra une délégation des patrons, qui lui feront connaître les vœux arrêtés dans leur congrès d'aujourd'hui.

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

La conférence des délégués ouvriers provinciaux a reçu solennellement M. Georges Plekhanoff et les délégations des socialistes français et anglais.

La bienvenue leur fut souhaitée par Tschaidze, à qui M. Moutet répondit en accueillant les artisans de la révolution. M. Cahin assura que la révolution russe serait un bienfait non seulement pour la Russie, mais tout l'univers.

Le socialiste anglais O'Garry a exprimé son admiration pour le caractère modéré de la révolution et a dit ses vœux pour la consolidation du nouveau régime.

M. Plekhanoff a dit ensuite :

« Lors du Congrès International de Paris, j'ai vu disant : le mouvement révolutionnaire sortira triomphant de cette guerre, de même que le mouvement ouvrier, ou il ne triomphera jamais. L'histoire m'a donné raison. Cet accueil en est la meilleure preuve. »

« C'est l'œuvre accomplie par les ouvriers et les soldats révolutionnaires qui a rendu possible mon retour dans ma patrie. »

M. Plekhanoff adresse ensuite son salut aux socialistes de la ville démocratique anglaise et à ceux de la France « à qui on doit tout. »

« Nous venons d'accomplir, poursuit-il, une œuvre semblable à celle que la France a accomplie chez elle au siècle dernier. Nous nous inspirons des mêmes idées, nous voulons imiter sa grandeur d'âme. Nous avons chanté sa Marsaillaise et toutes nos paroles sont empreintes de son esprit de liberté. »

S'adressant ensuite à ses concitoyens, M. Plekhanoff leur dit : « Camarades, à mon retour parmi vous, je tiens à vous définir sans équivoque, comment je conçois les devoirs de chacun des révolutionnaires. Ces devoirs sont d'abord avec une fierté égale le nom de socialiste et celui de patriote. J'aime ma patrie. Toujours je me suis élevé au-dessus des querelles de parti, j'ai préféré l'union à la division. Je me suis efforcé de défendre la patrie obligée à défendre le socialisme. Aujourd'hui, plus de doute. Nous avons à sauvegarder notre liberté et notre développement futur. Désormais, l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur. La victoire des Hohenzollern serait celle des Romanoff. »

M. Plekhanoff termine en disant : « La Russie démocratique tend ses mains à ses sœurs les démocraties française et anglaise. »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, tandis que les délégués français et les membres de la conférence russe échangeaient des poignées de mains symboliques.

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

LA REGLEMENTATION S'ERA-T-ELLE MODIFIÉE ?

C'est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense que de réglementer la pâtisserie, et M. Viollette doit maudire tous les syndicats de France qui le harcèlent depuis le jour où il a décidé, en principe, la fermeture complète des pâtisseries.

Les intéressés ont su toucher notre grand économiste national, puisque la question, après avoir été réglée définitivement, est de nouveau en suspens, ce qui nous a valu hier, 16 avril, de pouvoir déguster quelques éclairs au chocolat.

Le secrétaire du syndicat ouvrier, M. Tibault, avait été chargé par son organisation de conférer avec les ministres du Travail et du Ravitaillement, au sujet d'une question qui tient fort à cœur aux ouvriers pâtisseries, celle des compensations à leur accorder au cas où M. Viollette maintiendrait la fermeture.

Les ouvriers refusent toute indemnité ou secours de chômage, qui les considèrent comme une amende. Ils demandent simplement qu'on les emploie ailleurs, mais pas tout de même aux poudreries de Montluçon ou de Moulins comme on le leur a proposé. De nouvelles démarches vont être faites auprès du ministre, auquel le syndicat va demander de ne pas faire attendre sa décision définitive.

Aujourd'hui, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, les patrons dont en la circonstance les intérêts sont les mêmes que ceux des ouvriers, vont se réunir. Une quarantaine de syndicats seront représentés.

Un ministre du ravitaillement, on nous a déclaré ce matin, qui le fabrication de la pâtisserie fraîche était effectivement supprimée à partir d'aujourd'hui, mais il n'est pas impossible que M. Viollette revienne sur les décisions prises et apporte quelques modifications au régime des restrictions.

Demain, à neuf heures, il recevra une délégation des patrons, qui lui feront connaître les vœux arrêtés dans leur congrès d'aujourd'hui.

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

La conférence des délégués ouvriers provinciaux a reçu solennellement M. Georges Plekhanoff et les délégations des socialistes français et anglais.

La bienvenue leur fut souhaitée par Tschaidze, à qui M. Moutet répondit en accueillant les artisans de la révolution. M. Cahin assura que la révolution russe serait un bienfait non seulement pour la Russie, mais tout l'univers.

Le socialiste anglais O'Garry a exprimé son admiration pour le caractère modéré de la révolution et a dit ses vœux pour la consolidation du nouveau régime.

M. Plekhanoff a dit ensuite :

« Lors du Congrès International de Paris, j'ai vu disant : le mouvement révolutionnaire sortira triomphant de cette guerre, de même que le mouvement ouvrier, ou il ne triomphera jamais. L'histoire m'a donné raison. Cet accueil en est la meilleure preuve. »

« C'est l'œuvre accomplie par les ouvriers et les soldats révolutionnaires qui a rendu possible mon retour dans ma patrie. »

M. Plekhanoff adresse ensuite son salut aux socialistes de la ville démocratique anglaise et à ceux de la France « à qui on doit tout. »

« Nous venons d'accomplir, poursuit-il, une œuvre semblable à celle que la France a accomplie chez elle au siècle dernier. Nous nous inspirons des mêmes idées, nous voulons imiter sa grandeur d'âme. Nous avons chanté sa Marsaillaise et toutes nos paroles sont empreintes de son esprit de liberté. »

S'adressant ensuite à ses concitoyens, M. Plekhanoff leur dit : « Camarades, à mon retour parmi vous, je tiens à vous définir sans équivoque, comment je conçois les devoirs de chacun des révolutionnaires. Ces devoirs sont d'abord avec une fierté égale le nom de socialiste et celui de patriote. J'aime ma patrie. Toujours je me suis élevé au-dessus des querelles de parti, j'ai préféré l'union à la division. Je me suis efforcé de défendre la patrie obligée à défendre le socialisme. Aujourd'hui, plus de doute. Nous avons à sauvegarder notre liberté et notre développement futur. Désormais, l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur. La victoire des Hohenzollern serait celle des Romanoff. »

M. Plekhanoff termine en disant : « La Russie démocratique tend ses mains à ses sœurs les démocraties française et anglaise. »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, tandis que les délégués français et les membres de la conférence russe échangeaient des poignées de mains symboliques.

Enseignement

POUR L'ECOLE VIVANTE

Instruction heureuse DU MINISTRE

Nous avons déjà souligné les heureuses initiatives prises par le ministre de l'Instruction publique qui se sont succédées depuis la guerre pour l'introduction, en grand, de la vie à l'école.

C'est avec joie que nous avons constaté que ceux qui nous ont assuré de continuer à assurer l'éducation du pays, malgré les douleurs et les difficultés qui viennent quelquefois contrecarrer les plus beaux projets, avaient le souci extrêmement louable de ne pas isoler l'école du reste de la nation.

Nous nous sommes donc intéressés à ce que les parents et les instituteurs, qui ont travaillé contre ceux qui voulaient faire de l'université en général et de la « laïque » en particulier des temples de l'abstraction. Notre enseignement doit façonner des hommes à l'esprit entreprenant et pratique, et non plus de ces faux savants bourrés de théorie et incapables du moindre effort vers le bien-être social.

Il ne doit exister entre l'école et la vie extérieure aucune barrière. L'instituteur doit poursuivre l'enseignement et l'éducation commencés dans la famille, les parents sont tenus à aider de leur mieux le maître dans la voie que celui-ci a choisie, à encourager les enfants. C'est de cette collaboration active des parents et des instituteurs, que naîtront tous les succès.

L'enseignement doit être pratique et vivant, autrement il ne répond à rien. Lorsqu'il ne se rendent pas compte de la nécessité d'apprendre, les enfants sont gagnés par le dégoût de l'étude. C'est l'attitude d'individus voués à l'ignorance, à cette misère intellectuelle dont Bossuet disait : « qu'elle est la plus dangereuse des maladies et la cause de toutes les autres », c'est autant de travailleurs perdus pour un pays qui en a pourtant, par suite des vides énormes faits par la guerre, de plus en plus besoin !

C'est pourquoi nous tenons à signaler aujourd'hui la décision prise par M. Steeg, à l'occasion de l'entrée en lutte des Etats-Unis d'Amérique à nos côtés.

Nous pensons que par l'enseignement de l'histoire, il serait intéressant de commencer à parler aux enfants de l'époque contemporaine, des événements qui se vivent, pour remonter ensuite, au cours des siècles, aux incidents, guerres, évolutions successives, révolutions, qui ont amené le régime actuel. Aussi, nous félicitons le ministre de l'Instruction publique de demander aux instituteurs et aux professeurs de commenter le message, aux pensées si nobles, du président Wilson, de faire comprendre le présent, pour remonter ensuite au passé.

Dans l'enseignement qu'il donne, il rappelle en quelques phrases heureuses la cause de cet événement sensationnel, dit, entre autres, l'idéal qui faisait poindre les premiers de La Fayette et de Rochambeau ne s'était pas évanoui dans les fumées de leur victoire ; dans ce nouveau monde, ouvert à une humanité ravivée, il avait trouvé sa patrie naturelle. Il se dressa aujourd'hui, dans son immortelle jeunesse, contre la sombre brutalité d'un militarisme atroce, contre les gouvernements de despotisme qui ont engendré ce militarisme et l'ont sciemment déchaîné. »

Faisant appel à la méthode si belle du libre raisonnement, quelle solide leçon ne nous donnant pas de donner, en commençant ce lexique du ministre, surtout la dernière phrase, tous les instituteurs. Combien je préfère ce langage pondéré à celui si teinté de féroïcité de M. Chéron.

A quel bon heur le cerveau des jeunes êtres qui nous sont confiés d'idées sanguinaires et de principes terribles, inspirés par une haine stupéfiante et intolérable ?

A quel bon heur germer pour l'avenir des pensées de revanche insensées, de guerres nouvelles qui ne seraient plus conduites dans un but de juste défense ?

Non, mieux vaut montrer, comme le demandait M. Steeg, les nations civilisées se soulevant contre toute idée de brutalité et de folles conquêtes, et parlant de nos héros répéter « qu'ils ont enseigné, ils ont prouvé que notre inextinguible foi dans la vertu des forces de liberté et de justice était autre chose qu'une vaine et meurtrière chimère. Qui donc a vivifié dans leurs âmes ce sens d'un devoir suprême qui, voyez qu'on se donne à lui allègrement, tout entier ? Il faut en rendre hommage à cette éducation de civisme qui cultivait, affinant les noblesses de notre démocratie a mis un peuple entier au niveau de la tâche inouïe qui lui a mener à bien sans faillir. »

Mieux vaut affirmer, suivant la forte expression du ministre que « battus par maintes tempêtes, la démocratie française a vécu, grandi » et « qu'une solidarité qui s'ignorait naguère encore, lie la France initiatrice à tous les peuples épris de beauté, de paix et de liberté. »

Cette leçon ne sera peut-être pas du goût de certains chauvins hystériques, qui parlent à tous propos et souvent hors de propos, du dépècement de l'Allemagne et de l'extermination totale des ennemis, et pour qui la guerre est trop souvent, suivant l'ex-

Enseignement

POUR L'ECOLE VIVANTE

Instruction heureuse DU MINISTRE

Nous avons déjà souligné les heureuses initiatives prises par le ministre de l'Instruction publique qui se sont succédées depuis la guerre pour l'introduction, en grand, de la vie à l'école.

C'est avec joie que nous avons constaté que ceux qui nous ont assuré de continuer à assurer l'éducation du pays, malgré les douleurs et les difficultés qui viennent quelquefois contrecarrer les plus beaux projets, avaient le souci extrêmement louable de ne pas isoler l'école du reste de la nation.

Nous nous sommes donc intéressés à ce que les parents et les instituteurs, qui ont travaillé contre ceux qui voulaient faire de l'université en général et de la « laïque » en particulier des temples de l'abstraction. Notre enseignement doit façonner des hommes à l'esprit entreprenant et pratique, et non plus de ces faux savants bourrés de théorie et incapables du moindre effort vers le bien-être social.

Il ne doit exister entre l'école et la vie extérieure aucune barrière. L'instituteur doit poursuivre l'enseignement et l'éducation commencés dans la famille, les parents sont tenus à aider de leur mieux le maître dans la voie que celui-ci a choisie, à encourager les enfants. C'est de cette collaboration active des parents et des instituteurs, que naîtront tous les succès.

L'enseignement doit être pratique et vivant, autrement il ne répond à rien. Lorsqu'il ne se rendent pas compte de la nécessité d'apprendre, les enfants sont gagnés par le dégoût de l'étude. C'est l'attitude d'individus voués à l'ignorance, à cette misère intellectuelle dont Bossuet disait : « qu'elle est la plus dangereuse des maladies et la cause de toutes les autres », c'est autant de travailleurs perdus pour un pays qui en a pourtant, par suite des vides énormes faits par la guerre, de plus en plus besoin !

C'est pourquoi nous tenons à signaler aujourd'hui la décision prise par M. Steeg, à l'occasion de l'entrée en lutte des Etats-Unis d'Amérique à nos côtés.

Nous pensons que par l'enseignement de l'histoire, il serait intéressant de commencer à parler aux enfants de l'époque contemporaine, des événements qui se vivent, pour remonter ensuite, au cours des siècles, aux incidents, guerres, évolutions successives, révolutions, qui ont amené le régime actuel. Aussi, nous félicitons le ministre de l'Instruction publique de demander aux instituteurs et aux professeurs de commenter le message, aux pensées si nobles, du président Wilson, de faire comprendre le présent, pour remonter ensuite au passé.

Dans l'enseignement qu'il donne, il rappelle en quelques phrases heureuses la cause de cet événement sensationnel, dit, entre autres, l'idéal qui faisait poindre les premiers de La Fayette et de Rochambeau ne s'était pas évanoui dans les fumées de leur victoire ; dans ce nouveau monde, ouvert à une humanité ravivée, il avait trouvé sa patrie naturelle. Il se dressa aujourd'hui, dans son immortelle jeunesse, contre la sombre brutalité d'un militarisme atroce, contre les gouvernements de despotisme qui ont engendré ce militarisme et l'ont sciemment déchaîné. »

Faisant appel à la méthode si belle du libre raisonnement, quelle solide leçon ne nous donnant pas de donner, en commençant ce lexique du ministre, surtout la dernière phrase, tous les instituteurs. Combien je préfère ce langage pondéré à celui si teinté de féroïcité de M. Chéron.

A quel bon heur le cerveau des jeunes êtres qui nous sont confiés d'idées sanguinaires et de principes terribles, inspirés par une haine stupéfiante et intolérable ?

A quel bon heur germer pour l'avenir des pensées de revanche insensées, de guerres nouvelles qui ne seraient plus conduites dans un but de juste défense ?

Non, mieux vaut montrer, comme le demandait M. Steeg, les nations civilisées se soulevant contre toute idée de brutalité et de folles conquêtes, et parlant de nos héros répéter « qu'ils ont enseigné, ils ont prouvé que notre inextinguible foi dans la vertu des forces de liberté et de justice était autre chose qu'une vaine et meurtrière chimère. Qui donc a vivifié dans leurs âmes ce sens d'un devoir suprême qui, voyez qu'on se donne à lui allègrement, tout entier ? Il faut en rendre hommage à cette éducation de civisme qui cultivait, affinant les noblesses de notre démocratie a mis un peuple entier au niveau de la tâche inouïe qui lui a mener à bien sans faillir. »

Mieux vaut affirmer, suivant la forte expression du ministre que « battus par maintes tempêtes, la démocratie française a vécu, grandi » et « qu'une solidarité qui s'ignorait naguère encore, lie la France initiatrice à tous les peuples épris de beauté, de paix et de liberté. »

Cette leçon ne sera peut-être pas du goût de certains chauvins hystériques, qui parlent à tous propos et souvent hors de propos, du dépècement de l'Allemagne et de l'extermination totale des ennemis, et pour qui la guerre est trop souvent, suivant l'ex-

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

La conférence des délégués ouvriers provinciaux a reçu solennellement M. Georges Plekhanoff et les délégations des socialistes français et anglais.

La bienvenue leur fut souhaitée par Tschaidze, à qui M. Moutet répondit en accueillant les artisans de la révolution. M. Cahin assura que la révolution russe serait un bienfait non seulement pour la Russie, mais tout l'univers.

Le socialiste anglais O'Garry a exprimé son admiration pour le caractère modéré de la révolution et a dit ses vœux pour la consolidation du nouveau régime.

M. Plekhanoff a dit ensuite :

« Lors du Congrès International de Paris, j'ai vu disant : le mouvement révolutionnaire sortira triomphant de cette guerre, de même que le mouvement ouvrier, ou il ne triomphera jamais. L'histoire m'a donné raison. Cet accueil en est la meilleure preuve. »

« C'est l'œuvre accomplie par les ouvriers et les soldats révolutionnaires qui a rendu possible mon retour dans ma patrie. »

M. Plekhanoff adresse ensuite son salut aux socialistes de la ville démocratique anglaise et à ceux de la France « à qui on doit tout. »

« Nous venons d'accomplir, poursuit-il, une œuvre semblable à celle que la France a accomplie chez elle au siècle dernier. Nous nous inspirons des mêmes idées, nous voulons imiter sa grandeur d'âme. Nous avons chanté sa Marsaillaise et toutes nos paroles sont empreintes de son esprit de liberté. »

S'adressant ensuite à ses concitoyens, M. Plekhanoff leur dit : « Camarades, à mon retour parmi vous, je tiens à vous définir sans équivoque, comment je conçois les devoirs de chacun des révolutionnaires. Ces devoirs sont d'abord avec une fierté égale le nom de socialiste et celui de patriote. J'aime ma patrie. Toujours je me suis élevé au-dessus des querelles de parti, j'ai préféré l'union à la division. Je me suis efforcé de défendre la patrie obligée à défendre le socialisme. Aujourd'hui, plus de doute. Nous avons à sauvegarder notre liberté et notre développement futur. Désormais, l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur. La victoire des Hohenzollern serait celle des Romanoff. »

M. Plekhanoff termine en disant : « La Russie démocratique tend ses mains à ses sœurs les démocraties française et anglaise. »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, tandis que les délégués français et les membres de la conférence russe échangeaient des poignées de mains symboliques.

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

La conférence des délégués ouvriers provinciaux a reçu solennellement M. Georges Plekhanoff et les délégations des socialistes français et anglais.

La bienvenue leur fut souhaitée par Tschaidze, à qui M. Moutet répondit en accueillant les artisans de la révolution. M. Cahin assura que la révolution russe serait un bienfait non seulement pour la Russie, mais tout l'univers.

Le socialiste anglais O'Garry a exprimé son admiration pour le caractère modéré de la révolution et a dit ses vœux pour la consolidation du nouveau régime.

M. Plekhanoff a dit ensuite :

« Lors du Congrès International de Paris, j'ai vu disant : le mouvement révolutionnaire sortira triomphant de cette guerre, de même que le mouvement ouvrier, ou il ne triomphera jamais. L'histoire m'a donné raison. Cet accueil en est la meilleure preuve. »

« C'est l'œuvre accomplie par les ouvriers et les soldats révolutionnaires qui a rendu possible mon retour dans ma patrie. »

M. Plekhanoff adresse ensuite son salut aux socialistes de la ville démocratique anglaise et à ceux de la France « à qui on doit tout. »

« Nous venons d'accomplir, poursuit-il, une œuvre semblable à celle que la France a accomplie chez elle au siècle dernier. Nous nous inspirons des mêmes idées, nous voulons imiter sa grandeur d'âme. Nous avons chanté sa Marsaillaise et toutes nos paroles sont empreintes de son esprit de liberté. »

S'adressant ensuite à ses concitoyens, M. Plekhanoff leur dit : « Camarades, à mon retour parmi vous, je tiens à vous définir sans équivoque, comment je conçois les devoirs de chacun des révolutionnaires. Ces devoirs sont d'abord avec une fierté égale le nom de socialiste et celui de patriote. J'aime ma patrie. Toujours je me suis élevé au-dessus des querelles de parti, j'ai préféré l'union à la division. Je me suis efforcé de défendre la patrie obligée à défendre le socialisme. Aujourd'hui, plus de doute. Nous avons à sauvegarder notre liberté et notre développement futur. Désormais, l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur. La victoire des Hohenzollern serait celle des Romanoff. »

M. Plekhanoff termine en disant : « La Russie démocratique tend ses mains à ses sœurs les démocraties française et anglaise. »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, tandis que les délégués français et les membres de la conférence russe échangeaient des poignées de mains symboliques.

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

La conférence des délégués ouvriers provinciaux a reçu solennellement M. Georges Plekhanoff et les délégations des socialistes français et anglais.

La bienvenue leur fut souhaitée par Tschaidze, à qui M. Moutet répondit en accueillant les artisans de la révolution. M. Cahin assura que la révolution russe serait un bienfait non seulement pour la Russie, mais tout l'univers.

Le socialiste anglais O'Garry a exprimé son admiration pour le caractère modéré de la révolution et a dit ses vœux pour la consolidation du nouveau régime.

M. Plekhanoff a dit ensuite :

« Lors du Congrès International de Paris, j'ai vu disant : le mouvement révolutionnaire sortira triomphant de cette guerre, de même que le mouvement ouvrier, ou il ne triomphera jamais. L'histoire m'a donné raison. Cet accueil en est la meilleure preuve. »

« C'est l'œuvre accomplie par les ouvriers et les soldats révolutionnaires qui a rendu possible mon retour dans ma patrie. »

M. Plekhanoff adresse ensuite son salut aux socialistes de la ville démocratique anglaise et à ceux de la France « à qui on doit tout. »

« Nous venons d'accomplir, poursuit-il, une œuvre semblable à celle que la France a accomplie chez elle au siècle dernier. Nous nous inspirons des mêmes idées, nous voulons imiter sa grandeur d'âme. Nous avons chanté sa Marsaillaise et toutes nos paroles sont empreintes de son esprit de liberté. »

S'adressant ensuite à ses concitoyens, M. Plekhanoff leur dit : « Camarades, à mon retour parmi vous, je tiens à vous définir sans équivoque, comment je conçois les devoirs de chacun des révolutionnaires. Ces devoirs sont d'abord avec une fierté égale le nom de socialiste et celui de patriote. J'aime ma patrie. Toujours je me suis élevé au-dessus des querelles de parti, j'ai préféré l'union à la division. Je me suis efforcé de défendre la patrie obligée à défendre le socialisme. Aujourd'hui, plus de doute. Nous avons à sauvegarder notre liberté et notre développement futur. Désormais, l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur. La victoire des Hohenzollern serait celle des Romanoff. »

M. Plekhanoff termine en disant : « La Russie démocratique tend ses mains à ses sœurs les démocraties française et anglaise. »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, tandis que les délégués français et les membres de la conférence russe échangeaient des poignées de mains symboliques.

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

La conférence des délégués ouvriers provinciaux a reçu solennellement M. Georges Plekhanoff et les délégations des socialistes français et anglais.

La bienvenue leur fut souhaitée par Tschaidze, à qui M. Moutet répondit en accueillant les artisans de la révolution. M. Cahin assura que la révolution russe serait un bienfait non seulement pour la Russie, mais tout l'univers.

Le socialiste anglais O'Garry a exprimé son admiration pour le caractère modéré de la révolution et a dit ses vœux pour la consolidation du nouveau régime.

M. Plekhanoff a dit ensuite :

« Lors du Congrès International de Paris, j'ai vu disant : le mouvement révolutionnaire sortira triomphant de cette guerre, de même que le mouvement ouvrier, ou il ne triomphera jamais. L'histoire m'a donné raison. Cet accueil en est la meilleure preuve. »

« C'est l'œuvre accomplie par les ouvriers et les soldats révolutionnaires qui a rendu possible mon retour dans ma patrie. »

M. Plekhanoff adresse ensuite son salut aux socialistes de la ville démocratique anglaise et à ceux de la France « à qui on doit tout. »

« Nous venons d'accomplir, poursuit-il, une œuvre semblable à celle que la France a accomplie chez elle au siècle dernier. Nous nous inspirons des mêmes idées, nous voulons imiter sa grandeur d'âme. Nous avons chanté sa Marsaillaise et toutes nos paroles sont empreintes de son esprit de liberté. »

S'adressant ensuite à ses concitoyens, M. Plekhanoff leur dit : « Camarades, à mon retour parmi vous, je tiens à vous définir sans équivoque, comment je conçois les devoirs de chacun des révolutionnaires. Ces devoirs sont d'abord avec une fierté égale le nom de socialiste et celui de patriote. J'aime ma patrie. Toujours je me suis élevé au-dessus des querelles de parti, j'ai préféré l'union à la division. Je me suis efforcé de défendre la patrie obligée à défendre le socialisme. Aujourd'hui, plus de doute. Nous avons à sauvegarder notre liberté et notre développement futur. Désormais, l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur. La victoire des Hohenzollern serait celle des Romanoff. »

M. Plekhanoff termine en disant : « La Russie démocratique tend ses mains à ses sœurs les démocraties française et anglaise. »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, tandis que les délégués français et les membres de la conférence russe échangeaient des poignées de mains symboliques.

Les Délégués Alliés A PETROGRAD

La conférence des délégués ouvriers provinciaux a reçu solennellement M. Georges Plekhanoff et les délégations des socialistes français et anglais.

La bienvenue leur fut souhaitée par Tschaidze, à qui M. Moutet répondit en accueillant les artisans de la révolution. M. Cahin assura que la révolution russe serait un bienfait non seulement pour la Russie, mais tout l'univers.

Le socialiste anglais O'Garry a exprimé son admiration pour le caractère modéré de la révolution et a dit ses vœux pour la consolidation du nouveau régime.

M. Plekhanoff a dit ensuite :

« Lors du Congrès International de Paris, j'ai vu disant : le mouvement révolutionnaire sortira triomphant de cette guerre, de même que le mouvement ouvrier, ou il ne triomphera jamais. L'histoire m'a donné raison. Cet accueil en est la meilleure preuve. »

« C'est l'œuvre accomplie par les ouvriers et les soldats révolutionnaires qui a rendu possible mon retour dans ma patrie. »

M. Plekhanoff adresse ensuite son salut aux socialistes de la ville démocratique anglaise et à ceux de la France « à qui on doit tout. »

« Nous venons d'accomplir, poursuit-il, une œuvre semblable à celle que la France a accomplie chez elle au siècle dernier. Nous nous inspirons des mêmes idées, nous voulons imiter sa grandeur d'âme. Nous avons chanté sa Marsaillaise et toutes nos paroles sont empreintes de son esprit de liberté. »

S'adressant ensuite à ses concitoyens, M. Plekhanoff leur dit : « Camarades, à mon retour parmi vous, je tiens à vous définir sans équivoque, comment je conçois les devoirs de chacun des révolutionnaires. Ces devoirs sont d'abord avec une fierté égale le nom de socialiste et celui de patriote. J'aime ma patrie. Toujours je me suis élevé au-dessus des querelles de parti, j'ai préféré l'union à la division. Je me suis efforcé de défendre la patrie obligée à défendre le socialisme. Aujourd'hui, plus de doute. Nous avons à sauvegarder notre liberté et notre développement futur. Désormais, l'ennemi intérieur se confond avec l'ennemi extérieur. La victoire des Hohenzollern serait celle des Romanoff. »

M. Plekhanoff termine en disant : « La Russie démocratique tend ses mains à ses sœurs les démocraties française et anglaise. »

Ce discours fut suivi d'applaudissements frénétiques, tandis que les délégués français et les membres de la conférence russe échangeaient des poignées de mains symboliques.